EMINESCU EN FRANÇAIS. LA LANGUE DES TRADUCTIONS

Mircea ARDELEANU, Professor, PhD, "Lucian Blaga" University of Sibiu

Abstract: For Romanians translating Eminescu is a challenge that surpasses literary problematics, opening intercultural, transcultural, ethnographic, philosophical and political aspects. French translations date a century back and abound on the internet. Have they succeeded in making the beauty of Eminescu's poetry known to the Francophone world as Romanians thoroughly wish?
In Romania one considers unanimously that Eminescu's poems do not "sound" well in French. One investigates this particular uncommon phenomenon suggesting vertiginous theories (linguistic confinement, cultural impenetrability, the irreducible character of the "Romanian soul" etc.) in a field that goes from the false relief ("... one will have tried everything") to resignation ("... impossible task!"). Everywhere floats the resentment of an unconceivable failure.
This failure calls for inquiry full-face. The purpose of this article is to deal with a few considerations around the problematics of translating Mihai Eminescu's poetry into French, underpinned by analyses and classifications. Our perspective, although essentially linguistic-semiotic, remains essentially literary and poetic.

Keywords: Mihai Eminescu, poetic translation, translation analysis, translation poetics, tertium traductionis

Dans cet article nous souhaitons relancer certains questionnements souvent escamotés dans les recherches traductologiques plus récentes notamment en relation avec la traduction et la dissémination outre frontières de l'œuvre de Mihai Eminescu. Ce n'est pas sans quelque sincère nostalgie que nous constatons les bonnes intentions, l'enthousiasme et l'optimisme des traducteurs éminescologues qui depuis plus d'un siècle œuvrent dans ce champ, car les résultats ne sont pas à la mesure de tous ces efforts, et c'est à le montrer que nous consacrons les lignes ci-dessous, à travers une démarche critique de la traduction autant que proprement littéraire. Nous ne faisons pas nôtre l'opinion de K. Reiss que « toute critique négative devrait être assortie de la proposition d'une solution meilleure »[1], ni que « lorsqu'un poème est restitué en langue-cible par une version en prose, on ne saurait parler de traduction *stricto sensu* »[2], propositions qui nous semblent entraîner le critique et le traducteur dans des voies impraticables, car toute traduction est un compromis et c'est à cette unique condition qu'elle est susceptible de s'intégrer dans la totalité de la vie. En même temps, nous sommes conscient de nos propres limites, subjectives, objectives et, sans entrer dans la complexité de la problématique du traducteur, en connexion, par exemple, avec la théorie freudienne sur le paradoxe de l'identité et de l'altérité intérieure de chacun des acteurs impliqués, dont font état

[1] Reiss, Katharina, *La Critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, trad. C. Bocquet, Arras, Artois Presses Université, 2002, p. 17.
[2] Ibid., p. 56-57.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

les ouvrages d'un Norman Holland ou d'un Francesco Orlando, nous les assumons tout en les regrettant.

Comme le disait Ernest Renan, « une œuvre non traduite n'est qu'à demi publiée ». L'œuvre d'Eminescu, malgré tous les attraits dont elle se pare, semble plutôt avoir opposé aux assiduités des amants des « belles infidèles » des exigences difficiles à satisfaire, encore que ceux-ci se comptent par légions, à en croire Internet. S'étonnera-t-on alors de la voir alimenter le mythe d'œuvre intraduisible, décliné sur toutes les voix ? Il y aurait d'abord ceux qui, mettant en avant l'idée romantique d'une « âme » spécifique des nations, croient dur comme fer à l'intraductibilité de la poésie, expression irréductible de cette âme. Ce mythe est doublement décalé, par rapport au savoir et à la pratique traductologiques, mais c'est bien d'une idéologie de ce type qu'est redevable l'« institutionalisation » d'Eminescu, qui n'a pas peu contribué à la mise en place d'un système d'interdits, de formules et de clichés qui risquent de figer l'œuvre au lieu de l'ouvrir à l'action transformatrice du temps à la lumière de critères nouveaux. Et là, les traducteurs ont une grande action à accomplir. Prenons, à titre d'exemple quelques uns de ces clichés : « Etant profondément roumain, Eminescu est universel. Ceci est bien connu de tous ceux qui lisent avec regret que *le cadenas des langues ne peut s'ouvrir avec des clés étrangères*. Bien des tentatives ont été faites pour transposer l'œuvre du poète, maintes, pourrait-on dire, mieux abouties, mais Eminescu n'est lui-même qu'en roumain »[3]. Lucian Chişu, qui cite Arghezi, partage et soutient lui-même la thèse du caractère intraduisible de l'œuvre poétique d'Eminescu. Paula Romanescu, traductrice d'Eminescu, déclare : « traduire Eminescu, c'est tuer le chant de l'alouette »[4] et elle continue un peu plus bas : « Comment traduire ce miracle roumain qui 'parce qu'il devait porter un nom, on l'a nommé Eminescu'». D'autres traducteurs préfaciers soulignent le paradoxe qui consiste à approcher dans une intention traduisante une œuvre qui décourage par sa difficulté : Paul Miclău[5], George Astalos[6] et bien d'autres. Il serait peut-être opportun de reproduire ici l'opinion d'un des traducteurs français, le premier qui ait osé entreprendre une traduction systématique, encore qu'incomplète, de l'œuvre d'Eminescu, Louis Barral : « Quant à la traduction : j'ai essayé de rendre le plus fidèlement possible d'abord le sens du vers serrant du très près le texte. S'il y a quelques idées qui n'ont pas été traduites, outre que je ne crois pas qu'elles soient essentielles, la faute en a été à mon impuissance à maintenir dans la technique du vers français la concision que permettaient au poète roumain la rime locale et des idiotismes intraduisibles pour nous. »[7] Barral insiste également sur les aspects formels et sur certains éléments de prosodie : « J'ai reproduit, sauf quelques exceptions rares, la cadence apparente de la poésie roumaine, le rythme extérieur, celui qui est immédiatement perçu par un lecteur français. Je dois dire que la versification roumaine prévoit toujours en plus ce que

[3] Cité par Lucian Chişu, « Eminescu tradus », dans *Caiete critice*, 1/2010, p. 52 : « Fiind foarte român, Eminescu e universal. Asta o ştie oricine citeşte, cu părere de rău, că *lacătul limbilor nu poate fi descuiat cu cheile străine*. S-au facut multe încercări de transpunere a poetului, unele, se poate spune, mai izbutite, dar Eminescu nu este el decât în româneşte. »

[4] Crăciun, Cristiana; Crăciun, Victor (ed.), *Eminescu - peste nemărginirea timpului*, p. 335-336 : « Să traduci Eminescu e ca şi cum ai ucide cântul privighetorii » et « Cum se poate traduce tot acest miracol românesc căruia, fiindcă "trebuia să poarte un nume, i s-a spus Eminescu"? »

[5] Mihai Eminescu, *Poésies*, Bucureşti, Minerva, 1989.

[6] Mihai Eminescu, *Mélancolie*, Editions Casa Radio, Bucarest, 2004.

[7] M. Eminesco, *Poèmes choisis*, trad. par L. Barral p. 14.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

je pourrais nommer un rythme intérieur, produit par le mélange des anciens pieds latins, plus souvent le dactyle et le trochée. Outre que le public à qui ces traductions s'adressent, n'y eût pas été sensible, cela eût créé au traducteur des difficultés autant dire insurmontables. »[8] Il met en vedette les difficultés dues à une perception différente de la « poéticité » en roumain et en français. Il parle, enfin, des « licences » linguistiques. Mais Barral doit se reconnaître vaincu, tant il y a de choses qu'il n'aura pas réussi à passer sur l'autre rive : « Enfin, et j'en dois l'aveu au lecteur, ce que ma traduction est loin de faire soupçonner, c'est l'harmonie du vers original ; sa finesse de velouté, sa force de concret, cette musique verbale que l'on admire tant chez Eminesco. Quand on songe que mis en face d'un instrument encore bien rudimentaire, malgré Alecsandri, il s'est créé presque de toutes pièces une langue parfaite, on en demeure ébloui. Poète génial, Eminesco est encore le plus grand artiste en vers. »[9]

Quelles que fussent les réticences et les difficultés, l'œuvre d'Eminescu a suscité l'intérêt et a fait parler d'elle dans l'univers francophone : la circulation des versions en français des poèmes d'Eminescu – tirages, rythmes de rééditions, présence dans les bibliothèques publiques, accessibilité, géographie de la dissémination éditoriale, présence sur Internet – même si elle ne privilégie pas les meilleures versions, semble garantir une présence d'Eminescu dans la conscience des lecteurs contemporains tous publics confondus[10]. Un simple dénombrement sur le corpus considéré pourra servir d'amorce de débat sur cet aspect : jusqu'à présent, l'œuvre d'Eminescu a tenté sept ou huit auteurs français, ayant eu, à une ou deux exceptions près, un contact direct avec la langue et la culture roumaines, et une quinzaine de traducteurs d'origine roumaine, parfois vivant ou ayant vécu en milieu francophone. Mettons tout de suite un bémole : ces ouvrages, majoritairement, sont publiés dans des maisons d'éditions roumaines et seulement trois dans des maisons françaises. Les trois maisons d'édition françaises publient à de grands intervalles de temps, le volume de Louis Barral (Librairie Lecoffre, J. Gabalda et Cie, 1934), les *Quatre poèmes: traduits et présentés par Hubert Juin* (Editions Hautefeuille, 1958), et la deuxième édition du volume de Michel Wattremez (Lille, Wattremez.com, 2002) dont les éditions de la Fondation Culturelle Roumaine à Bucarest avaient publié une première livraison en 1997. Ni le recueil de Barral, ni le livre d'Hubert juin n'ont été réédités depuis. Cette discussion précise, en le réduisant à ses dimensions réelles, le taux de pénétration de cette œuvre poétique en milieu francophone car, n'en doutons pas, la France a joué et joue toujours, pour le monde francophone, le rôle de relais, sinon de phare. Que reste-t-il donc ? Tournons-nous du côté roumain ! Dire qu'un livre de poésie traduit et publié dans le pays de l'auteur à l'intention d'un public-cible francophone aura, dans la zone géographique de ce dernier, une circulation plus réduite que le même livre mis en circulation par une maison idoine nous semble relever du bon sens. Les traductions de la poésie d'Eminescu soulèvent ainsi d'emblée le problème considérable de sa circulation. S'y ajoute immédiatement celui de la qualité. Point n'est besoin de montrer ici la relation de détermination qui relie le second au prmier. Celui-ci mérite de faire l'objet d'une recherche, mais ne nous retiendra pas.

[8] Ibid., p. 15.
[9] Ibid., p. 16.
[10] Nous préférons ignorer certaines versions qui pullulent sur nombre de sites Internet, sous signature d'auteur ou non, et serions heureux de savoir que le lecteur étranger en fait autant.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

Nous nous contentons aujourd'hui d'explorer quelques aspects du second. La langue du traducteur est certes un facteur d'impact, qui fait que la problématique des traductions éminesciennes se diffracte selon le rapport linguistique du traducteur à la langue du texte. L. Barral, S. Pavès, H. Juin, A. Bosquet, M. Wattremez, J.-L. Courriol traduisent vers leur langue maternelle, ayant, du roumain la connaissance que leur ont permise la durée de leur séjour et l'intensité des échanges avec leur milieu roumanophone et avec la culture roumaine. Nous ne traiterons pas longtemps de ces traductions, mais nous ferons de renvois et des comparaisons toutes les fois que notre démarche le rendra nécessaire. Poètes consacrés ou non, de plus ou moins grande réputation dans la République des lettres, ces auteurs mettent le mieux d'eux-mêmes pour comprendre en roumain et pour restituer en français la poésie d'Eminescu. Ils utilisent, en général, une langue soutenue, maîtrisée, conforme aux grammaires. Leurs textes soulèvent plutôt des questions de sémantique globale du poème, dus soit à une compréhension insuffisante ou erronée de quelque image, métaphore ou fragment, soit à une trop grande adhérence à l'énoncé roumain, comme en témoignait L. Barral. La qualité de leur « rendu » est également fonction de leur talent poétique propre, mais nous avons la conviction que les avancées dans les sciences du langage et les savoirs traductologiques accumulés et formalisés au cours de la seconde moitié du XX^{e} siècle n'en sont pas étrangers non plus. Langue, savoirs et talent propre font que les traductions executées par des traducteurs français font en général meilleur effet. Cependant, disons-le tout de suite, avec de nombreuses exceptions : les versions réalisées avant la fin de la Deuxième Guerre mondiale nous semblent relever d'une conception de la poésie et de la traduction qui renferment Eminescu dans un univers (pré)romantique et ne laissent percevoir ni la profondeur et l'étendue de sa philosophie de vie, ni l'œuvre courageuse et incontournable de travail sur la langue et les codes poétiques. Non seulement ils ignorent le « make it new ! » d'Ezra Pound, mais il leur arrive de n'avoir pas saisi la métaphore dans toute sa richesse, de brouiller l'image originale, la figure, la configuration, la source. Cette proposition vaut pour des traducteurs tels L. Barral, S. Pavès, quels que soient leurs mérites par ailleurs. Cependant, même chez eux, cette image réduite, diminuée etc., reste « visible » grâce à la cohérence discursive qui se plie volontiers aux injonctions de la grammaire normative. Même si ces traductions ne sont pas habitées par le génie poétique, la langue du poème traduit soutient efficacement le fonctionnement sémiotique du texte. Nous croyons également que l'on peut affirmer qu'il y a un crescendo qualitatif dans le temps : si les premières traductions apparaissent plutôt comme des « approches poétiques » du poème original (Barral, Pavès), les traductions ultérieures serrent le sens de plus près, et l'on peut affirmer que la lecture des traductions existantes y est pour quelque chose. Enfin, la qualité du talent poétique propre du traducteur n'est pas étrangère à celle du résultat, ce dont témoignent les traductions d'Hubert Juin et d'Alain Bosquet qui, tout en étant peu nombreuses, sont à même de donner une idée précise de l'envergure de la poésie d'Eminescu. Comparons, à titre d'exemple :

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

Alan Bosquet,
A mes critiques, (1999)

Peu de fleurs ont des fruits.
Toutes frappent aux portes
De la vie, et sans bruit
Meurent ; vent les emporte…

Simple : écrire des vers
Quand on n'a rien à dire.
Choisir des mots divers
Qui riment, peut suffire.

Mais si tous les désirs
Vont à l'âme blessée ;
Si, grave, ta pensée
Les voudrait recueillir

Michel Wattremez,
Au ciel profond (1997)

Au ciel profond
Les champs d'étoiles
Tissent leurs toiles
Et se défont

Au signe trois
Mouvant leurs charges
Tremblent les larges
Vaisseaux de bois :

Sombres cités
Des ondoyantes
Et tournoyantes
Immensités …

Jean-Louis Courriol,
Loin de toi (1987)

Près du feu, loin de toi, me revient en mémoire
De ma triste existence la malheureuse histoire,
Il y a quatre-vingts ans que je suis né, je crois,
L'hiver même est moins vieux, tu n'es plus ici-bas.
Les souvenirs reviennent un à un me hanter,
Exhumer du passé mille riens oubliés.
De ses doigts gourds, le vent vient frapper au carreau,
Je me reprends à croire aux contes les plus beaux.
Il me semble te voir dans la brume passer ; …

Les traductions provenant des auteurs roumains francophones maîtrisant le français parfois à un très haut niveau et vivant ou non en milieu francophone soulèvent – on pouvait s'y attendre – eux aussi ce type de problèmes. Mais il y a plus : ils présentent trop souvent des défauts de cohérence discursive, de syntaxe au niveau de la phrase (accords, concordances, emplois stylistiques marqués, formules impropres, constructions condamnées, etc.), et parfois même des erreurs affectant le sémantisme du mot au niveau connotatif plutôt que dénotatif.

Nous ferons un plus long arrêt devant les productions de cet autre groupe de traducteurs, plus nombreux et beaucoup plus foisonnant. Quoique faites par des personnes susceptibles de vibrer avec empathie à la lecture et, par conséquent, de surprendre correctement l'image et l'essence philosophico-poétique des textes éminesciens, ces traductions présentent, à quelques rares exceptions près, des défauts qui soulèvent des questions fondamentales, risquant de remettre en question le sens du travail de traduction. Là encore, nous pouvons surprendre quelques distinctions entre, par exemple, les traducteurs d'origine roumaine vivant dans le milieu francophone de l'exil (France, Belgique, Suisse) : Steriade, Miller-Verghy, Lahovary, Nicolescu mais s'adressant à des maisons roumaines en vue de la publication de leurs versions, et les traducteurs roumains francophones qui, malgré des liens très puissants et prolongés avec la langue française et avec les pays francophones, vivent en Roumanie où d'ailleurs ils ont publié eux aussi leurs traductions. Les années de parution – surtout entre 1974 et 1989 –, coïncidant avec certains anniversaires, suggèrent que ces publications pourraient avoir été l'expression d'un intérêt de l'Etat roumain à travers les institutions spécialisées de l'époque (Ministère de la Culture, Ministère de l'Extérieur, Institut Culturel Roumain, Maisons d'Editions participant à la mise en place de la politique culturelle du parti etc.), ce qui n'aurait rien de mal en soi, si ces traductions n'étaient pas de simples réponses à des « commandes d'Etat » et avaient la qualité littéraire requise. Malgré notre totale confiance dans l'enthousiasme, l'optimisme, les bonnes intentions et la bonne foi de tous les traducteurs de notre corpus, force est de dire que tel n'est pas le cas. C'est donc cet aspect qui va nous retenir plus longtemps, non avant de faire notre *mea culpa*, car nous nous

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

avançons dans une voie qui, si elle n'est pas explicitement interdite, n'est pas très fréquentée non plus. La tâche que nous nous donnons n'est pas de distribuer de bons ou de mauvais points aux traducteurs, mais de mener une réflexion sur la connaissance de l'œuvre d'Eminescu et sur le plaisir esthétique que l'on peut tirer des traductions en français disponibles 130 ans après la publication du premier recueil poétique d'Eminescu par Titu Maiorescu, et ce dans l'espoir d'obtenir en même temps quelques éléments pour savoir quel est le destin de Eminescu dans l'univers francophone et s'il correspond à l'idée que nous nous en faisons.

Afin de commencer dans une note légèrement humoristique prenons un échantillon des *Cogitations du pauvre Dionis*[11] :

Mihai Eminescu, *Cugetările sărmanului Dionis*

Cum nu sunt un şoarec, doamne – măcar totuşi are blană,
Mi-aş mânca cărţile mele – nici că mi-ar păsa de ger…
Mi-ar părea superbă, dulce, o bucată din Homer,
Un palat borta-n părete şi nevasta – o icoană.

Pe păreţi cu colb, pe podul cu lungi pânze de painjen
Roiesc ploşniţele roşii, de ţi-i drag să te-uiţi la ele !

Greu li-i de mindir de paie şi apoi din biata-mi piele
Nu mai au ce să mai sugă. – Intr-un roi mai de un stînjen

Au ieşit la promenadă – ce petrecere gentilă !
Ploşniţa ceea-i bătrână, cuvios în mers păşeşte ;
Cela-i cavaler … e iute … oare ştie franţuzeşte?
Cea ce-nconjură mulţimea i-o romantică copilă.

Veturia Drăgănescu-Vericeanu[12],
Les pensées du pauvre Dionis

Si souris je pouvais être ? – elle au moins a une fourrure –
Je mangerais de mes livres – pour le froid, je m'en balance
Elle serait superbe, douce, de l'Homère une bonne tranche ;
Un palais mon trou serait-il et ma femme – icône pure.

Sur les murs pleins de poussière, le plafond, d'où les toiles pendent,
Des punaises rouges foisonnent – un plaisir qu'on les révise !
La paillasse les dégoûte, mais de ma peau à sec mise
Rien ne reste pour leur sucette. – Presqu'une toise a leur bande

Elles vont à la promenade – quelle partie gentiment belle !
L'une, qui toute pieuse s'avance, est une très âgée punaise.
L'autre, vif, garçon encore … parle-t-il la langue française ?
Celle qui l'assemblée contourne, est une romantique pucelle.

S. Pavès,[13]
Les méditations du pauvre Dionis

Dieu, que ne suis-je un rat ? Sa fourrure, partout,
Peut narguer le frimas … Je mangerais mes livres ;
Homère, tes morceaux seraient de bien doux vivres,
Une icône, ma femme et mon palais, un trou …

Sur les murs poussiéreux, sous les fils d'araignée,
Des punaises en tas, – c'est plaisir de les voir.
Ma paille leur déplaît et leur pauvre suçoir
Ne trouve plus de sang dans ma peau dédaignée.

Voici leur promenade. Oh, quel essaim charmant !
La punaise vieille à pas pieux s'avance.
Vois, ce vif cavalier ne vient-il pas de France ?
Et cette frétillante et romantique enfant…

[11] Ce titre nous appartient. Pour le fragment sélectionné, voir : Mihai Eminescu, *Poésies – Poezii*, traduction par Veturia Drăgănescu-Vericeanu, p. 26-27.
[12] Mihai Eminescu, *Poésies – Poezii*, Bucureşti, Ed. Minerva, 1974, p. 27.
[13] Mihai Eminescu, *Poésies*, traduites par S. Pavès, Bucureşti, tipografia « Bucovina », 1945, p. 42-43.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

On remarque du premier coup d'œil que les vers de Pavès sont plus brefs. En effet, si Veturia Drăgănescu-Vericeanu s'efforce de respecter le schéma rythmique de l'original combinant (différemment) les vers de 15 et de 16 syllabes, Pavès en arrive naturellement, on dirait presque fatalement, au schéma de l'alexandrin de 12 syllabes, tout en respectant en revanche le schéma des rimes éminesciennes, car ce type de vers est étroitement liés à des traditions littéraires très anciennes et le lecteur français ne goûterait guère le vers de 16 syllabes d'Eminescu. On peut discuter des solutions et trouvailles de Pavès : « rat » ou « souris » ? « fourrure partout » veut dire « fourrure qui le/la couvre entièrement » ? On conviendra que le vocabulaire est moins savoureux que celui d'Eminescu : « măcar totuşi », « borta », « colb », « mindir », l'idée de mesurer, ne fût-ce qu'à l'œil la procession des punaises, etc., et pourtant, malgré tout ce bagage « retenu à la douane » des langues, l'image passe, le lecteur reconstitue facilement l'univers de misère du pauvre Dionis et sa philosophie. Souffre-t-on la frustration d'avoir été privé des quatre syllabes supplémentaires du vers roumain ?

La version de Veturia Drăgănescu-Vericeanu est pleine de surprises. Passons sur la substitution non équivalente d'une proposition simplement dubitative – dont le sens est : « est-ce que je pourrais être une souris ?» ou, plutôt : « Et si j'étais souris ?» –, à une proposition exclamative à nuance hypothétique irréelle, plus propre à exprimer la nostalgie et l'inaccompli, ce qui nous semble être une perte injustifiée. Mais ce qui gène le plus est le type d'inversion totalement inconnu dans la syntaxe française. « Si souris je pouvais être ? » est, disons-le, incompréhensible. D'ailleurs, les inversions sont si fréquentes chez cette traductrice, qu'elles semblent composer l'essentiel de sa méthode de traduction, à tel point qu'après avoir mis en place l'inversion, elle va jusqu'à la doubler de l'inversion canonique verbe-sujet : « Un palais mon trou *serait-il* » ! Un peu plus haut on trouvait une autre belle cascade d'inversions : « Elle serait superbe, douce, de *l'Homère une bonne tranche* », et, un peu plus bas, une autre, non moins voyante : « mais de ma peau *à sec mise* ». Un inventaire, même très incomplet, des emplois douteux relèverait également l'impossibilité de construire le complément de « manger » avec la préposition « de » et celle de faire précéder un nom propre d'un article défini : « de l'Homère », l'impossibilité sémantique d'utiliser, en isotopie « livre », le mot « tranche », lequel, par ailleurs n'est pas une rime – ni même une assonance ! – pour « balance », ce dernier étant employé lui-même dans une expression plutôt triviale, sans équivalent dans le texte d'origine ; et nous dirions de même de « mon trou » dans le demi-vers « Un palais mon trou … ». Remarquons que le traducteur français a évité le piège en traduisant « un trou », qui est loin d'égarer l'imagination du lecteur. Passons sur les verbes dont on ne respecte pas le régime (foisonner, pendre), sur les mots et les syntagmes dont on a du mal à comprendre le sens (« réviser », « sucette », « icône pure », « garçon encore » etc.) et n'insistons pas non plus sur les rimes inabouties ou obtenues au prix d'inadmissibles entorses, passons sur le rythme heurté et les nombreuses cacophonies (si –su, dans « Si souris… » et nous en passons) phoniques ou rythmiques ! Aucune recherche digne de ce nom ne semble avoir jamais été effectuée pour (re)créer le dispositif poétique ; des trucs appliqués *ad libitum*, notamment des inversions (inutiles autant qu'illicites !) en tous genres. Toutes ces inversions ont une fonction spécifique, bien définie et pas du tout insignifiante, puisqu'elles doivent assumer la poéticité même du texte d'arrivée, conformément à la logique simple : « ceci est du langage soumis à un travail perceptible, donc ce n'est pas du langage commun, c'est du

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

langage poétique et il convient de mettre en œuvre des procédures de finesse pour en saisir le sens ». C'est une manière de transférer au lecteur la tâche de sémantisation, que le traducteur n'a pas menée à bonne fin. Un second exemple, puisé dans le même volume[14] nous servira à affiner cette analyse et à vérifier les hypothèses que nous avons formulées ci-dessus :

Mihai Eminescu, *Oricâte stele*

Deci cum voieşti tu poţi urma cărarea.
Fii bun şi mare, ori pătat de crime,
Acelaşi praf, aceeaşi adâncime,
Iar moştenirea ta şi-a tot : uitarea.

V. Drăgănescu-Vericeanu, *Qu'un infini d'étoiles*

Donc, à ta guise sur ton chemin t'engage,
Bonté, grandeur ou crimes qui te conduisent,
En même profonde poussière se réduisent.
L'oubli pour toi, pour tous est l'héritage.

Dans l'exemple ci-dessus, la béance ouverte par l'absence au premier vers du pronom personnel sujet, pourtant obligatoire selon les grammaires, happe le lecteur et le met devant un problème insoluble avec les moyens ordinaires. On ne comprend pas, ici, si la traductrice traduit le présent de l'indicatif « tu poţi urma cărarea » par un indicatif présent – « tu t'engages » –, ou par un impératif – « engage-toi ! » Constat ou injonction ? Ce n'est pas tout ! Le déplacement du verbe à un endroit qui lui est totalement impropre en français, tant à l'indicatif qu'à l'impératif, le rend plutôt apte à s'accorder ou a donner l'impression de s'accorder, à l'oral, avec la suite énumérative « Bonté, grandeur ou crimes… », car l'intention énumérative invite à l'inversion. Et sur cette pente on glisse très facilement, d'autant plus que la distribution des signes de ponctuation respectivement en roumain et en français pointe vers un découpage syntaxique tel, que – force est de le dire ! – la traductrice traduit un autre texte, non le texte d'Eminescu[15] (ce dont on en était d'ailleurs prévenu dès le titre, et pour cause). Au deuxième vers, le texte roumain ouvre une alternative sans faille syntaxique, dont il ne reste dans la version français qu'une relique, le « ou ». Contrairement à ce que l'on aura peut-être pu espérer, le relatif « qui » n'exige pas, dans cet emploi, le subjonctif qui nous ferait lire la proposition « que ce soient la bonté, la grandeur ou les crimes qui te conduisent ». Remarquons en passant que le sens de ce deuxième vers, clair et net en roumain, est totalement brouillé dans la langue de Voltaire, si l'on peut dire. L'opposition « tu »/*vs*/« tot » (+animé, +humain /*vs*/ -animé, -humain) du dernier vers est réduite à une opposition interne du domaine +humain, « toi »/*vs*/« tous ». La séquence « En même profonde poussière » a besoin d'un article, défini ou indéfini, dont l'absence la rend absolument dadaïste. Mais malgré toutes ces faiblesses et autres coupures de rythme, la rime est sauvée, puisque effectivement « engage » et « héritage » d'un côté, « conduisent » et « réduisent » de l'autre riment parfaitement. On se demande seulement si cette réussite valait tout ce gâchis. Certains vers rivalisent avec les traductions assistées par l'ordinateur : « Ce sont des rêves l'un et l'autre,/Sous un signe d'égalité:/ Si éternel je suis au monde,/Si je meurs dans l'éternité. »[16] où nous assistons à une bien étrange manière d'exprimer la condition suffisante en hypothèse

[14] Mihai Eminescu, *Poésies – Poezii*, traduction par Veturia Drăgănescu-Vericeanu, p. 310-311.
[15] Nous parlions tout à l'heure de ponctuation. Le sujet mérite de s'y arrêter un instant : en dehors du fait que chaque traducteur a utilisé une édition de base comportant certaines caractéristiques orthographiques et typographiques, il y a sans doute, dans les recueils du corpus, des erreurs d'orthographe dont nous pouvons avoir la conviction qu'elles ne sont pas redevables aux traducteurs : « Saint-Marc sonne la miE-nuit » (M. Eminescu, *Mélancolie*, trad. Paul Miclău, p. 69).
[16] *Mélancolie*, trad. Paul Miclău, p. 44.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

alternative, malgré la formule, mathématisante mais bien prosaïque et peu pertinente, de « Sous un signe d'égalité ». Parfois, on utilise les propositions de façon à leur faire dire ce qu'elles n'ont pas l'habitude de dire en français de France : « Tu m'appelles chez toi *sur* le chant du feuillage »[17] au lieu de « par le chant» ; la cause s'exprime-t-elle poétiquement plus efficacement par « sous » comme dans « S'effeuille l'acacia sous l'automne et le vent »[18] ? On voit les substantifs précédés de « à travers » se priver de leurs articles, et, d'ailleurs, ils le font même à moindre prix : « Silence de tombeau règne dans la cité »[19]. Et pourtant, pour rendre justice à ce traducteur, il réussit comme par miracle d'excellents vers de traduction, qui nous donnent un aperçu de ce qu'auraient pu être ces traductions si… Dans l'océan de langue mise à mal et de vers bâclés, on peut pêcher de temps en temps une perle rare, tel ce vers : de « Venise » : « C'est la lune qui coule et la cité qui luit »[20] où l'on a tout pour entrevoir le génie du poète à travers celui du traducteur : picturalité romantique, fluidité, musique du vers, clarté de la langue etc., et même si ce vers ne correspond pas exactement à « Pătrunde luna înălbind păreţii », le lecteur le lui pardonnerait volontiers. Cependant, et c'est là une remarque générale, ces traductions font état d'un vocabulaire très restreint et d'une syntaxe trop souvent rudimentaire, instruments très insuffisants pour la traduction poétique en général. Une question centrale qui concerne le lexique semble être un certain « fétichisme » du mot éminescien, que ce soit une attitude consciente ou non. C'est d'abord une question intralinguistique, mais elle risque de bousculer à tout moment la prosodie du texte de la traduction. L'obstination à respecter non seulement l'ordre des mots mais aussi leurs catégories grammaticales, en traduisant, par exemple, le substantif par le substantif, le verbe par un verbe etc., oblige le traducteur à faire violence à la langue par des entorses dont ils ne semblent pas mesurer correctement la force destructive de sens, comme dans les exemples suivants : « El este moartea morţii şi învierea vieţii ! » /vs/ « Il est mort de la mort, résurrection de vie »[21], ou

M. Eminescu, *Scrisoarea V*	**P. Miclău**, *Cinquième lettre*
… Ia întreab-o, bunăoară,	Vous causez, par exemple –
Şi-o să-ţi spună de panglice, de volane şi de mode,	Elle ne parlera que de rubans, de mode,
Pe când inima ta bate-n ritmul sfânt al unei ode…	Alors que ton cœur bat le rythme saint d'une ode…
Când vezi piatra ce nu simte nici durerea şi nici mila –	Devant pierre insensible aux peines difficiles,
De ai inimă şi minte – feri în lături, e Dalila !	Si tu as cœur et esprit – méfie-toi, c'est Dalile !

Quand le vrai traducteur se présentera, il aura à résoudre pas mal de problèmes interculturels, interlinguistiques etc. A ce jour, ces problèmes sont pour la plupart inentamés. Prenons, à cet effet, pour exemple, la fin de *Mélancolie*. Elle mérite toute notre attention, car les erreurs s'y télescopent : le verbe « croire » est trop faible pour faire comprendre l'impression d'étrangeté, la stupeur qui saisit le poète devant le spectacle purement imaginaire de sa propre vie ; « elle coule légère » favorise le malentendu amorcé déjà avec « croire » et risque d'entraîner le lecteur dans une voie euphorique, contrairement aux intentions du poète ;

[17] Ibid., p. 65.
[18] Ibid.
[19] Ibid., p. 67.
[20] Ibid.
[21] *Mélancolie*, trad. Paul Miclău, p. 57.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

la comparaison hypothétique est grammaticalement erronée, il fallait employer l'imparfait du verbe « comme si ce n'était pas », avec, comme bonus, une rythmique

M. Eminescu, Melancolie	**P. Miclău, *Mélancolie*,** 2004 (1989)
Şi când gândesc la viaţa-mi, îmi pare că ea cură Incet repovestită de o straină gură, Ca şi când n-ar fi viaţa-mi, ca şi când n-aş fi fost. Cine-i acel ce-mi spune povestea pe de rost De-mi ţin la el urechea şi râd de câte-ascult Ca de dureri straine ? … Parc-am murit de mult.	Quant à ma vie, je crois qu'elle coule légère Lentement raconté (sic) d'une voix étrangère, Comme si ce n'est pas toute mon existence. Qui raconte par cœur mon histoire si dense Que j'y tends mon oreille et ris en écoutant, Comme d'un autre mal ? … Serais-je mort pourtant ?

et une phonétique plus conformes au discours poétique ; mais « raconté (sic) d'une voix » au lieu de « racontée par une voix » est pour le moins douteux. Et là, nous sommes devant le problème des ajouts, bien connu par les traducteurs. Eminescu n'a pas dit et n'aurait jamais dit en parlant de « sa » vie « mon histoire *si dense* », cela n'est pas dans le poème et on ne voit pas en quoi cet ajout sert la traduction, excepté pour la rime « existence » - « dense » ; « mal » n'est pas « douleur » et « comme d'un autre mal » n'est pas l'équivalent de « Ca de dureri străine », tout comme, pour en finir, « Serais-je mort pourtant » est loin d'atteindre la profondeur de « Parc-am murit de mult. » Nous avons pris ces exemples dans l'édition de 2004. La traduction était identique dans l'édition de 1989. Cela en dit long. On peut se demander si d'autres ont réussi à faire mieux. A lire les extraits suivants que nous ne commentons pas pour des raisons d'espace, notre réponse ne sera pas oui.

Veturia Drăgănescu-Vericeanu, 1974	**Elisabeta Isanos**, 1999
Quand je pense à ma vie, elle semble passagère, Tout doucement redite par une bouche étrangère, Comme n'étant pas ma vie, et n'eût jamais été. Qui est-ce qui, mon histoire, se met à raconter, Me fait prêter l'oreille, et rire, en l'écoutant, Comme des douleurs d'un autre ? … Comme mort depuis longtemps !	Et il me semble, lorsque je pense à ma vie, Que c'est un conte qui coule des lèvres d'autrui, Comme si n'était pas mienne, comme si je n'étais guère. Qui est celui qui dit par cœur ma carrière, Si bien qu'en l'écoutant je ris de mes tourments, Sans en souffrir ? … Je semble bien mort, depuis longtemps.
Pierre Nicolesco, 1931	**Emanoil Marcu** 1997 (1994)
Et quand je me rappelle ma vie, il me semble qu'elle s'écoule Lentement racontée par une voix de la foule, Comme si ce n'était pas ma vie, comme si je n'avais pas été. Qui donc est celui qui par cœur me raconte mon passé, Et me fait en l'écoutant rire de tout ce que j'entends, Comme de maux étrangers ? Comme si j'étais mort depuis longtemps !	Et il me semble, lorsque je pense à ma vie, Qu'une bouche étrangère m'en conte le récit, Que c'est la vie d'autrui, que je n'aie pas été. Qui donc me la raconte par cœur ? A l'écouter, Je ris de mes douleurs, qui ne sont plus à moi ... C'est comme si j'étais mort depuis longtemps déjà.
L. Barral, 1934	**Marguerite Miller-Verghy**, 1910 (1901)
Quand je pense à ma vie, elle me semble un conte, Qu'un étranger prendrait lentement à son compte, Et comme si ce n'était pas ma vie à moi. Qu'est-il donc ce conteur exact qui me déçoit, Si je ris de douleurs que je crois surannées, Etranger qui suis mort depuis combien d'années ?	Quand je pense à ma vie, il me semble écouter Le récit à mi-voix par la bouche d'autrui D'une vie étrangère et non par moi vécue. Qui donc raconte ainsi cette histoire par cœur ? J'écoute et je me ris de la douleur d'un autre ; Il me semble être mort depuis un temps très long.

Il arrive au lecteur de se trouver devant des mots ou des syntagmes dont il a du mal à établir le sens ou qui sont, littéralement, dans le contexte donné, incompréhensibles. Ce sont des lieux où le traducteur a abandonné sa recherche et fait place à sa « créativité » : « Et craquent le

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

clocher et *la planche d'appel* »[22] (vers correspondant : « Clopotniţa trosneşte, în stâlpi izbeşte *toaca* ». Mais « toaca » a bien un équivalent en français, et c'est un mot emprunté au grec d'église, on le trouve d'ailleurs chez L. Barral, c'est : « simandre » ou « simandre de bois » : « Le cimetière veille à l'ombre de ses croix/ Sur l'une un hibou dort. La *simandre de bois*/ De la tour qui gémit ébranle la charpente… »/[23] On peut se demander quel sens attribuer au mot « s'ébattre » dans « Toujours *il s'ébattra*, je dormirai toujours. »[24]. Est-ce que l'emprise du texte roumain est si forte qu'elle a déterminé le traducteur à chercher ses mots au plus près du vocabulaire de l'original : « salcâmii … *se bat* … se vor tot *bate*… » ? Et, toujours là, la même interrogation pour « aussi » qui est un mot fort et que l'on croit bien connaître, étant donné sa fréquence : « Pourtant, si nous mourons tous deux, je ne veux guère / Que l'on nous mette *aussi* dans un froid cimetière,/ Qu'on creuse notre fosse au bord d'un bon ruisseau, … »[25] Remarquons, en passant, la faiblesse de « guère » comme négation, l'indétermination sémantique de « froid cimetière » traduisant, si l'on peut dire, « triste zidiri de ţintirim », le tout assorti d'un « *bon* ruisseau » censé correspondre à « la margine de râu ». Les approximations sémantiques ayant impact sur l'image globale du poème sévissent aussi trop souvent : *préliminaires* pour *preambul* dans Iambul / Le ïambe[26] :

M. Eminescu, *Iambul*

De l-am aflat la noi, a spune n-o pot ;
De poţi s-auzi în el al undei şopot,
De e al lui cu drept acest preambul –
Aceste toate singur nu le judec…

Veturia Drăgănescu-Vericeanu, *Le Ïambe*

L'avoir trouvé chez nous, je ne puis dire,
Ni si en lui, l'onde claire soupire,
Ou s'il a droit à ces préliminaires –
Donner mon avis seul, je n'ose prétendre ;

balcon pour *cerdac* dans « Sur ton *balcon* je reste/Stau în *balconul* tău » [27]. On peut se poser des questions quant à l'équivalence des vers « Le vent secoue les arbres des parterres » /vs/ « Şi vântul mişcă arborii-n grădină » et quant à celle de « veste » à « pieptar »[28], sachant qu'à l'époque on désignait par « pieptar » une pièce de lingerie féminine, sans manches, qui couvre le buste », alors que la veste, pour prendre la signification la plus avantageuse, est un « vêtement court s'arrêtant à la taille ou couvrant les hanches, à manches longues, boutonné sur le devant. » Or les deux mots n'engendrent pas la même représentation : les manches, les boutons de la veste impliquent une gestuelle beaucoup plus compliquée que celle qu'esquisse le poète et qui peut s'accomplir comme en rêve. L'emploi d'approximations, de prothèses sémantiques en dehors de toute vérification sur leur sémantisme et sur leur fonctionnement nuit et à la traduction et au poème, et contrevient aux principes de déontologie du traducteur. Restons-en au même poème, prenons en guise d'exemple le premier tercet où le lien à la strophe précédente est garanti par l'image des cheveux que l'on défait pour la nuit :

[22] *Mélancolie*, trad. Paul Miclău, p. 47.
[23] M. Eminesco, *Poèmes choisis*, trad. Par L. Barral, p. 43.
[24] *Mélancolie*, trad. Paul Miclău, p. 65.
[25] Ibid.
[26] Mihai Eminescu, *Poésies – Poezii*, traduction par Veturia Drăgănescu-Vericeanu, p. 313.
[27] Ibid., p. 311.
[28] Ibid. p. 315.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

L'ai aruncat pe umeri de ninsoare,
Desfaci visând pieptarul de la sân,
Incet te-ardici şi sufli-n lumânare…

Sur des épaules de neige tu les rejettes,
Rêveuse, la veste tu ouvres sur ton sein ;
Tu te soulèves, tu souffles la flammette…

Dans la version roumaine, le quatrain précédent finit par « părul despletind », ce qui permet au poète d'enchaîner au premier tercet avec le pronom COD qui le relaie. Tel n'est pas le cas en français où le quatrain se termine par une proposition relative qui développe le substantif « vague d'or », métonyme lui-même de « cheveux » qui se trouve au début du vers, non à la fin, ce qui rend le rappel plus malaisé, car, par ce mécanisme, « cheveux » passe au troisième rang de la signification. En dernière instance, cela n'est pas très grave en soi, seulement, cet effacement sémantique ne permet plus la reprise sans un rappel plus renforcé du dispositif sémantique esquissé avant. Plus concrètement, « Sur des épaules de neige tu les rejettes » présente une certaine lourdeur sémantique : « sur des épaules de neige » qui ouvre le tercet met un bon moment pour délivrer sa signification. Au moment où on les rattache à « tu » et, ensuite, à « les » qui finit d'actualiser le dispositif antérieur, on est déjà en retard avec la sémantisation, et ce retard ne sera pas rattrapé mais augmenté par la construction maladroite du vers suivant : « Rêveuse, la veste tu ouvres sur ton sein » car si « rêveuse, tu ouvres » était d'un accès idéal sans aucune perte de matière poétique, « rêveuse, la veste tu » devient une vraie charade, et le flottement sémantique sur « veste » n'est pas pour simplifier le décodage. On pourrait sans doute continuer, car, au troisième vers, « tu te soulèves » n'est pas sans soulever la question de sa pertinence, alors que « flammette » nous semble carrément faux, car son emploi n'est autorisé sémantiquement qu'en contexte « feu », voire « incendie », et nous n'en sommes pas là.

Dresser l'inventaire exhaustif de ces maladresses linguistiques et sémantiques serait un travail de longue haleine, car il faudrait ajouter à notre liste les malentendus, les contresens, les cacophonies ; les omissions touchant indifféremment mots chevilles, prépositions, articles, pronom personnel sujet[29], auxiliaire, etc. ; l'emploi concurrentiel de certaines propositions (*dans* ou *en* ou *à*) parfois dans la même proposition[30] ; la conjugaison personnelle de verbes impersonnels[31] ; inversions, avec rejet du verbe en fin de phrase : « Ton front blanc aux boucles blondes / *Sur mon bras se posera*/ Et ta bouche aux douces lèvres/*La proie de ma bouche sera*… »[32] ; fautes de prosodie relevant notamment du régime du « e muet » dans la versification française à l'intérieur du vers, à la césure, ou, en finale de vers, à la rime ; la question des diminutifs prêtant à confusion et celle de l'excès de pluriels à la place du singulier, sans doute dans une intention augmentative ; l'atténuation de la signification par l'emploi d'un « équivalent » terne et galvaudé ou trop fort, dans les deux cas, faux ; la prose mal rythmée que l'on veut faire passer pour de l'harmonie, pour de la poésie ; la priorité donnée aux éléments formels de la poésie au détriment de son pouvoir de suggestion

[29] « Comme si n'était pas mienne, comme si je n'étais guère » (Elisabeta Isanos, Mélancolie, dans Mihai Eminescu, *Poèmes choisis* par Ion Acsan, 1999, p. 21).
[30] *Mélancolie*, trad. Paul Miclău, p, 45 : « Je ne crois ni **en** Jéhovah,/ Ni **en** Bouddha, dieux souverains,/Ni **à** la mort, ni **à** la vie/Ni **au** néant, comme certains. »
[31] « je semble bien mort depuis longtemps. » (Ibid.).
[32] Ibid., p. 29.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

générateur de métaphores ; figures parasites comparaisons, métaphores (« de glace », « de soie ») etc. Comparons:

Altul este al tău suflet,	Etranger ton cœur de glace,
Alţii ochii tăi acum,	Etrangers tes yeux de soie,
Numai eu rămân acelaşi,	Moi seulement resté le même,
Bat mereu acelaşi drum.	Je reviens sur mes pas.[33]

Ajoutons, dans le même ordre d'idées l'attitude faussement soumise et faussement respectueuse du traducteur dans sa relation au poète, alors que le traducteur devrait oser lui aussi, dans son métier, prendre de l'altitude, comme l'autre l'a fait, avant lui.

Faut-il encore s'étonner que le lecteur étranger ne comprenne pas et n'apprécie pas la poésie de notre « poète national » ? Car la moindre incertitude sur la valeur d'un mot, la moindre indétermination sémantique ou maladresse syntaxique, la moindre inadéquation lexicale font s'écrouler des pans entiers de signification, disperser les idées, disloquer les concepts les plus solides et, non en dernier lieu, chasser l'émotion. Certes, le fossé ou l'abîme creusé entre les deux langues par les évolutions historiques, malgré leur latinité constitutive, joue son rôle. Certes, encore, ces traducteurs, français et roumains, se sont confrontés à des problèmes difficiles à résoudre d'une langue à l'autre. Ils ont dû faire un travail considérable de pionniers pour défricher le champ Eminescu, avec le résultat ambigu dont nous avons essayé de donner une description, certes, schématique mais, véridique.

Il nous semble, au bout de cette traversée des éditions « officielles » d'Eminescu en français, que les divers défauts des divers traducteurs procèdent d'une source unique : la visée trop étroitement « sourcière », l'attachement excessif, pour ne pas l'appeler obsessionnel ou névrotique, au texte source, leur *mimesis* textualiste, leur visée matérialiste. Car le premier mouvement du traducteur doit être un mouvement de recul par rapport au texte donné, s'il veut éviter le mot-à-mot, si fréquent dans les traductions dont nous venons de parler, et éviter les pièges que cachent les miroirs aux alouettes du poème-texte. Nous pensons ici dans la logique du *tiers inclus* de Lupasco-Nicolesco et nous l'appelons pour le besoin de la cause le *tertium traductionis*. Il nous est difficile de décrire ce qu'est cette entité de troisième rang, mais nous pouvons dire et soutenir que ce n'est pas le poème tel qu'il est donné par écrit sur la feuille de papier du livre. Disons, afin de mieux décrire la situation, que chaque poème imprimé et livré ainsi à la lecture et à la traduction – qui sont, en fait, presque la même chose – devrait porter l'étiquette : « Ceci n'est pas le poème », comme dans la célèbre toile de Magritte représentant une pipe. Nous dirions donc que c'est comme le lieu dans l'esprit où plusieurs voies s'originent, dont l'une est la poésie – et c'est d'une importance fondamentale –, car le traducteur doit reculer ou remonter jusqu'à cet endroit précis pour prendre son envol. C'est, pour le définir d'un mot, le pré-poème, le lieu où rien n'a pas encore pris expression linguistique, où rien ne s'est encore figé. Le lieu où le poème lu se défait de l'emprise de la langue, se fait pure image ou pure signification et se met en attente de son habillement linguistique. Traduire le texte est un travail conceptuel, non un état émotionnel. On peut, certes, alors s'expliquer pourquoi la tentation est grande de traduire les mots qui sont sur le papier et qui semblent être ou offrir des certitudes, et non la poésie qui les a générés et ordonnés et dont le poème n'est que la trace. Une trace, car le traducteur doit construire la

[33] Ibid., p. 45, Paula Romanescu, *Dans la même petite rue.*

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

sienne, qui ne saurait être exactement celle du poète source. Si la vocation du poème est de faire (re)vivre au lecteur un état ou une expérience hors du commun, c'est le contenu de cette expérience d'« induction poétique » qui fera l'objet du travail traduisant, ce vécu induit. C'est son expérience vécue, ou re-vécue, dans sa propre vie, longtemps après que la voix du poète s'est éteinte, qu'il faut rendre en re-faisant, dans sa langue et à partir de son expérience de vie et poétique, l'opération poétique originaire. Nos traducteurs ont voulu, de leur propre aveu, traduire tout, signification et forme, comme si cela était possible. Il y a des questions simples auxquelles on n'a pas encore fourni de réponse : qui a dit que les éléments formels – rythmes, scansions, formes traditionnellement fixes – devaient passer d'une langue à l'autre inchangés ? Sinon, que devient la forme en traduction ? Les significations que nous cherchons avidement dans le poème, comme la matière la plus précieuse et qui s'entrecroisent et s'enchevêtrent dans un poème, autrement appelées idées, sont-elles la matière la plus précieuse de la poésie, et ce que le traducteur doit restituer en toute priorité et en toute fidélité ? Il faut, évidemment traduire ces idées, ces significations. En même temps, à force de lire des traductions on devient vite conscient que la façon la plus banale d'être un mauvais traducteur est de croire que les poèmes sont des montages de mots dont on peut se contenter de calquer la figure superficielle, laquelle renfermerait et délivrerait automatiquement la même signification et la même émotion – félicité ?– que le poème original. Or le conceptuel ne se charge pas automatiquement d'exprimer le poétique, la poéticité. De telles traductions discréditent et la poésie et la traduction.

Les grands traducteurs sont aussi peu nombreux que les grands poètes. L'œuvre poétique d'Eminescu n'a pas encore été traduite, elle est toujours à traduire.

Bibliographie

Traducteurs français (ordre chronologique)
M. Eminesco, *Poèmes choisis*, trad. par L. Barral, Paris, Librairie Lecoffre, J. Gabalda et Cie, 1934.
Mihai Eminescu, *Poésies,* trad. par S. Pavès, Bucureşti, Tipografia « Bucovina » I. E. Torouţiu, 1945.
Mihai Eminescu, *Poésies /Poezii*, présentation, traduction de Jean-Louis Courriol, Bucureşti, Cartea Românească, 1987 (deuxième édition, Piteşti, Paralela 45, 2004).
Mihai Eminescu, *Poèmes posthumes*, suivis de *Fragmentarium*, trad. du roumain par Michel Wattremez, Lille, 2002.

Traducteurs roumains (ordre chronologique)
Quelques poésies de Mihail Eminesco traduites en français par Al. Gr. Soutzo, deuxième édition, Jassy, imprimerie H. Goldner, 1911.
Michel Eminesco, *Poëmes*, version française de Pierre Nicolesco, Bucarest, Impr. « Universul », 1931.
Mihail Eminesco, *Poésies*, trad. par Marguerite Miller-Verghy, Bucureşti, Cartea Românească, 1938.
Mihai Eminescu, *Hypérion,* texte français de Paul Lahovary, Bucarest, « Luceafărul », 1943.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

Mihai Eminescu, *Poésies – Poezii*, traduction et avant-propos par Veturia Drăgănescu-Vericeanu, préface par Zoe Dumitrescu-Buşulenga, Bucureşti, Ed. Minerva, 1974.
Eminescu, Mihai, *Luceafărul - Lucifer - Vesper - Der Abendstern - Luciafărul - Hyperion - L'astro - Az Estesillag - O astro da Tarde*, traduceri: Corneliu M. Popescu (engleză), Mihail Bantaş (franceză), Günther Deike (germană), îngrijirea ediţiei, Vasile Vlad, Bucureşti, Cartea Românească, 1984.
George Apostoiu (éd.), *Rayonnement d'un génie*, anthologie critique et poétique Mihai Eminescu, Bucarest, Minerva, 1989.
Mihai Eminescu, *Poésies*, préface et version française par Paul Miclău, Bucureşti, Ed. Minerva, 1989.
Mihai Eminescu, Poésies – Poezii, trad. de Elisabeta Isanos, Bucureşti, Libera, 1994.
Mihai Eminescu, *Elegii şi sonete - Élégies et sonnets*, traducere în limba franceză de Emanoil Marcu, Iaşi, Junimea, 1994.
Mihai Eminescu, *Trente poèmes,* version française par Annie Bentoiu, Vevey, Ed. de l'Aire, 1994.
Mihai Eminescu, *Retrouvailles*, trad. par Paula Romanescu, Timişoara, Helicon, 1996.
Mihai Eminescu, *Poezii – Poésies*, traduites du roumain par Dan Solomon, Bucureşti, Univers, 1998.
Mihai Eminescu, *Poèmes choisis*, édition bilingue, traductions par : Annie Bentoiu, Alain Bosquet, Jean-Louis Courriol, Veturia Drăgănescu-Vericeanu, Elisabeta Isanos, Emanoil Marcu, Paul Miclău, Paula Romanescu, Michel Steriade, D. I. Suchianu, Michel Wattremez, préface par Edgar Papu, sélection des poèmes, Ion Acsan, Editions Suflet şi grai, Bucarest, 1999.
Mihai Eminescu, *Mélancolie, 22 poèmes dits par Pierre Lamy* ; trad. du roumain par Paul Miclău (1-21) et Georges Astalos (22), Edition bilingue, Bucarest, Casa Radio, 2004.

Sitographie

M. Eminescu, *Opera completă*, Edition préparée par Perpessicius, Fundaţia pentru Literatură şi Artă Regele Carol II, 1939 (version électronique): http://eminescu.petar.ro/opera_completa/index.html
Dictionnaire mondial des littératures Larousse, sous la dir. de Pascal Mougin et Karen Haddad-Wotling, Paris, Larousse 2002, http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k12005026/f396.image.r=Eminescu,%20Mihai.langFR
La grande encyclopédie Larousse, Paris, Larousse, 1973, http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k12005182/f445.image.r=Eminescu,%20Mihai.langEN
http://www.icr.ro/hommageminescu
Bibliothèque digitale: http://galeriilefundatiei.wordpress.com/1-biblioteca-digitala/

Ouvrages critiques relatifs à l'œuvre d'Eminescu

Crăciun, Cristiana; Craciun, Victor (ed.), *Eminescu - peste nemărginirea timpului, Propagarea operei în 64 de limbi şi leteraturi*, vol. IX/Ediţie critică de Cristiana Craciun şi Victor Crăciun, Chişinău-Bucureşti, Litera-David, 2000.
Alain Guillermou, *Geneza Interioară a poeziilor lui Eminescu*, traducere de Gh. Bulgăr şi Gabriel Pîrvan, Iaşi, Editura Junimea, Colecţia Eminesciana nr. 11, 1977.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)

Edgar Papu, *La poésie d'Eminescu,* trad. par Claude Dignoire, Bucarest, Ed. Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1985.
Păcurariu, Dim (ed.), *Eminescu după Eminescu/Eminescu apres Eminescu*, Comunicări prezentate la Colocviul organizat de Universitatea din Paris – Sorbona (12-15 martie 1975)/Communications présentées au Coloque de 12-15 mai 1975, à l'Université de Paris-Sorbonne, Iaşi, Junimea, 1978.
Raşcu, I.M., *Eminescu şi cultura franceză*, Bucureşti, Editura Minerva, 1976.
Vanhèse, Gisèle, « Eminescu parmi nous », *Caiete critice* 1 (267)/2010, p. 58-62.

Ouvrages théoriques concernant la traduction poétique

Reiss, Katharina, *La Critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, trad. C. Bocquet, Arras, Artois Presses Université, 2002.
Etkind, Efim, *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Age d'homme, 1982.
Meschonnic, Henri, *Pour la poétique I*, Paris, Gallimard, 1970.
Meschonnic, Henri, *Pour la poétique II : épistémologie de l'écriture, poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, 1973.
Berman, Antoine, « La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain », in : *Les Tours de Babel : essais sur la traduction*, Trans-Europ-Repress, Mauzevin, 1995, pp. 35-91.
Bonnefoy, Yves, *Entretiens sur la poésie 1972-1990*, Paris, Mercure de France, 1990.
Eco, Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2006.
Ricoeur, Paul, *Sur la traduction*, Bayard, Paris, 2004.
Cohen, Jean, *Le haut langage : théorie de la poéticité*, Paris, Flammarion, 1979.

BDD-V531 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:55:33 UTC)